

DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE DES FEMMES

« **E**t je voudrais remercier ici mon mari, mon compagnon, sans la patience, le dévouement, la coopération duquel ce travail n'aurait jamais pu voir le jour... » Étrange comme une telle déclaration se rencontre plutôt en inversant les genres... En 2025, la vague *me too*, qu'on espère irréversible dans le domaine de la morale sexuelle, attend encore son volet intellectuel et universitaire.

Pourtant, objectera-t-on, le courant de reconnaissance des femmes pionnières et créatrices semble entré dans une marche irréversible : n'a-t-on pas vu les Jeux olympiques de Paris, premiers jeux parfaitement paritaires de l'Histoire, faire surgir de la Seine les statues dorées d'Olympe de Gouges, Alice Milliat, Gisèle Halimi, Simone de Beauvoir, Paulette Nardal, Jeanne Barret, Louise Michel, Christine de Pizan, Alice Guy et Simone Veil ? Indiscutablement cette illustre phalange brilla aux yeux du monde entier. Mais qui ne voyait que le geste magnifique de Thomas Jolly s'inscrivait encore dans une dynamique militante, que la notoriété de ces femmes illustres n'avait pas toujours été celle qu'elles méritaient (pour s'exprimer par euphémisme...), et que surtout dans l'ombre projetée de leur gloire inégale, restait enseveli le nombre immense des femmes « invisibilisées », moins par la force d'inertie des mœurs que par l'action très exacte d'hommes déterminés à leur voler idées, formules et arguments ? À l'échelle du monde, au moment où nous écrivons ces lignes, combien de femmes interdites de parler, de penser ?

C'est le courage d'Elisabeth Bouchaud, physicienne, autrice, actrice et directrice du Théâtre de la Reine blanche (à Paris et Avignon) et de ses interprètes féminins et masculins, d'avoir porté à la scène trois affaires hautement significatives, sous le titre :

Les Fabuleuses, Une série sur des femmes d'exception.

Les trois épisodes déjà écrits et créés de cette suite non close (on s'en réjouit pour le théâtre, on le déplore pour la cause des femmes) sont les suivants.

Lise Meitner et la fission nucléaire, sujet de l'épisode 1 : *Exil intérieur*

Physicienne autrichienne d'origine juive, elle travaillait à Berlin avec le chimiste allemand Otto Hahn dans les années 30. Avec son neveu Otto Robert Frisch, elle saisit le mécanisme de la fission nucléaire ; mais en 38, elle doit fuir les persécutions nazies. Et en 44 c'est Hahn qui reçut seul le prix Nobel.

Jocelyn Bell et la découverte des pulsars, sujet de l'épisode 2 : *Prix No'Bell*

Jocelyn Bell faisait sa thèse en astrophysique à Cambridge, sous la direction d'Anthony Hewish, à la fin des années 60, quand elle découvrit ce qui allait rester dans l'histoire des sciences sous le nom de pulsar, contraction de « *pulsating star* ». Devant l'immensité de la découverte, Hewish affichera longtemps incrédulité ou indifférence. Pourtant c'est lui seul que le comité Nobel récompensera en 1974.

Rosalind Franklin et la structure en double hélice de l'ADN, épisode 3 : *L'Affaire Rosalind Franklin*.

Rosalind Franklin, physico-chimiste britannique, est déjà mondialement connue malgré son jeune âge lorsqu'elle arrive à Londres pour travailler sur l'ADN, en 1951. Obligée de construire les moyens de sa recherche, elle se retrouve seule dans un monde essentiellement masculin. Ses honorables collègues, Wilkins, Crick et Watson, n'hésiteront pas à se comporter en vulgaires cambrioleurs pour détourner le rapport confidentiel exposant ses découvertes et le fameux cliché établissant la structure en double hélice de l'ADN. Ce sont eux qui recevront le prix Nobel de médecine en 1962...

« Nous y voilà ! nous rétorquera-t-on peut-être, voici de nouveau les méchants hommes dans le rôle du prédateur, et les femmes dans celui de la victime, forcément victime... Cette vision n'est-elle pas un peu manichéenne ?... » Dans le dossier de production de la série Élisabeth Bouchaud prévient le reproche :

Les hommes qui ont croisé le chemin de ces femmes ne sont pas particulièrement mauvais, ils sont simplement englués, comme les femmes elles-mêmes, dans un système qui met ces dernières systématiquement à l'écart. Certes, Lise Meitner avait le malheur d'être juive, à Berlin, sous le régime nazi, Jocelyn Bell n'était qu'une étudiante au moment de sa découverte et Rosalind Franklin est morte avant que soit décerné le prix Nobel pour la mise au jour de la structure de l'ADN. On peut s'accrocher à ces détails pour justifier, au cas par cas, leur mise à l'écart : la série nous montre, au contraire, qu'il faut en chercher la cause dans l'organisation sociale.

Car le désir de s'assimiler le talent d'autrui n'a pas de sexe — le féminisme non plus. Entre Christine de Pizan et Simone de Beauvoir il y a François Poulain de la Barre (*De L'Égalité des deux sexes*, 1673¹), que Beauvoir n'ignore pas, mais ne met pas vraiment en lumière, il y a Laclous (*Des femmes et de leur éducation*, 1783), qui traversera la Révolution moins tragiquement qu'Olympe de Gouges... Le problème n'est pas

¹ François Poulain de la Barre, *De l'Égalité des deux sexes*, Paris, rééd. Fayard 1984, coll. Corpus des œuvres de philosophie en langue française, dirigée par Michel Serres.

de sexe mais de structure sociale, comme l'analyse Élisabeth Bouchaud, et donc d'idéologie — de mentalités, si l'on veut user d'un terme moins politique.

Or rien n'est plus insidieux en la matière que la servitude volontaire (hommage ici à La Boétie), et pour une Colette qui trouva l'énergie de se libérer de son Willy, combien de compagnes elles-mêmes propagatrices d'une douce légende de couple ?

Un exemple notoire, car reconnu publiquement par le bénéficiaire, est celui d'Alma Reville, Madame Hitchcock. Salué pour l'ensemble de son œuvre au soir de sa vie, le maître du suspense cita en 1979 « les quatre personnes qui [lui] furent essentielles » : « La première est une monteuse. La deuxième, une scénariste. La troisième, la mère de ma fille Patricia. La quatrième, une cuisinière capable d'accomplir des miracles aux fourneaux ». Ces quatre personnes n'en faisaient qu'une et c'est Alma, sans qui, reconnu encore Hitch, il n'y aurait tout simplement pas eu « Alfred Hitchcock ». Des cinquante ans de collaboration étroite et créatrice qui unirent le couple, peu de choses transpire dans les célèbres entretiens Hitchcock-Truffaut (la Nouvelle Vague réservant aux femmes réalisatrices la même place que la vieille qualité française, c'est-à-dire presque aucune – ce n'est pas le parcours des Varda ou des Ackerman qui peut en infirmer le constat) et il faudra attendre la création en 1997, à l'Université de Californie du Sud, de la chaire Alma et Alfred Hitchcock pour l'Étude du Cinéma Américain, pour que le projecteur cesse d'être mono-focalisé : la création de cette chaire était dotée par Patricia Hitchcock O'Connell, la fille unique du couple, qui savait de quoi il retournait.



Attendant image de l'effacement volontaire : elle lui porte le café, mais la scénariste et la virtuose du montage, c'est elle. Alma Reville et Alfred Hitchcock travaillent ici sur *Vertigo* (« Sueurs froides »), dans les années 1950.

Photographie reproduite dans l'article du *Monde* d'Audrey Fournier, du 2 février 2020 : « Alma Reville, la femme derrière Hitchcock » à l'occasion de la diffusion par ARTE du documentaire de Laurent Herbiet : *Dans l'ombre d'Hitchcock. Alma et Hitch*, (EU, 2019), d'après la biographie de Patrick McGilligan : *Alfred Hitchcock: A Life in Darkness and Light* (HarperCollins, 2004).

La reconnaissance de la propriété intellectuelle des femmes, comme le combat pour l'égalité des salaires, reste non soluble dans la lutte pour le respect dû à la personne physique et morale des femmes, même si les enjeux ne sont évidemment pas sans connexions.

Cette reconnaissance peut avoir pour adversaire la paix des familles, la sérénité des laboratoires, et même, Élisabeth Bouchaud le remarque dans les trois destins qu'elle a scénarisés, le pardon accordé par les victimes sans qu'il y ait eu en face de reconnaissance véritable de culpabilité...

Si ce combat a besoin de figures héroïques dans sa nécessaire dramatisation, c'est la valeur sismographique, la profondeur et la portée générale de l'œuvre qui en font tout le prix. La trilogie théâtrale d'Élisabeth Bouchaud à la Reine blanche croise en 2025 la mise en dialogue, à l'Hébertot, pour le 22 janvier, du roman de Cyril Gély *Le Prix* (Albin Michel, 2019) : maître dans l'art du dialogue historique (*Diplomatie*, créé en 2011 puis porté à l'écran par Volker Schlöndorff en 2014, a reçu le César de la meilleure adaptation), sensible lui aussi aux questions de propriété intellectuelle (*Signé Dumas*, 2003) Cyril Gély a imaginé pour la scène un duel de géants entre Lise Meitner et Otto Hahn, à Stockholm le 10 décembre 46, veille de la consécration d'Otto. Mis en scène par Tristan Petitgirard, le dialogue est confié à Pierre Arditi et Ludmilla Mikael. Il est beau de voir des moyens différents converger pour la défense d'une cause juste : ici un duo de monstres sacrés, là l'entreprise inlassable d'une femme de science et de théâtre, elle-même interprète d'un texte qui la touche au cœur de ses engagements professionnels.

Car à voir Élisabeth Bouchaud porter la parole vibrante de Lise Meitner, tour à tour passionnée et traquée, sur l'austère plateau qui éclaire sa persévérance, le spectateur ressent un plaisir secret et pur à se dire : « L'auteur, c'est elle. »

Françoise Gomez



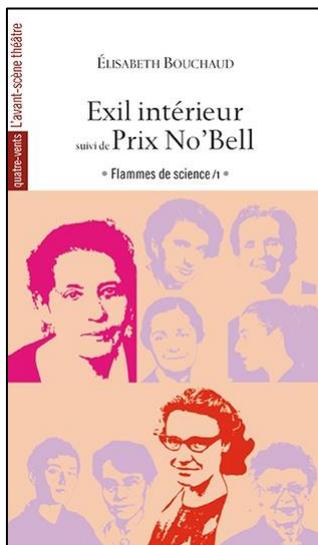
Elisabeth Bouchaud (Lise Meitner), Benoit Di Marco (Otto Hahn) et Imer Kuttlovci (Otto Robert Fisch), dans *Exil intérieur*.

Mise en scène : Marie Steen.

LES FABULEUSES, Une série théâtrale sur des femmes d'exception, au Théâtre de la Reine blanche, <https://www.reineblanche.com/calendrier/theatre/les-fabuleuses>

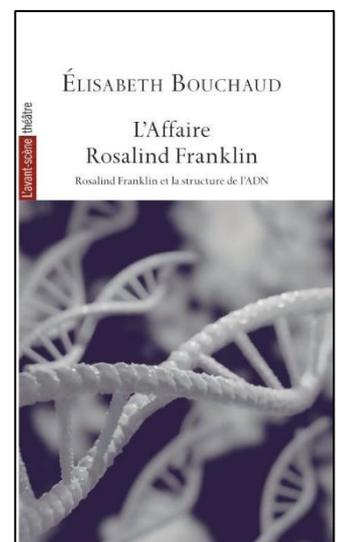
Théâtre La Reine Blanche — Scène des Arts et des Sciences
2 bis passage Ruelle, 75018 Paris
tel : 01 42 05 47 31

et à Avignon : 16 rue de la Grande Fusterie, 84000 Avignon .



Exil intérieur, suivi de *Prix no'Bell*, coll. Flammes de science, vol. 1, Élisabeth Bouchaud, Paris, L'Avant-scène théâtre, 2022.

L'affaire Rosalind Franklin, Élisabeth Bouchaud, Paris, L'Avant-scène théâtre, Quatre vents, 2024.



Lire aussi : *Les Oubliées de l'histoire : dans l'ombre des grands hommes*, de Patricia Chaira et Dorothée Lépine, Paris, Acropole, 2021.

En complément, sur le site de l'Académie populaire du théâtre et des arts du récit (APTAR) : <https://www.theatre-a-la-maison.com/> ,

le dossier de production du spectacle, page « Participer »

et la série « Vingt compositrices incontournables » sur la page Musique :

<https://www.theatre-a-la-maison.com/musique-et-cie> .

réunie par Bernard Gomez.
